

RÉFLEXIONS SUR LE STATUT DE LA RÉANALYSE¹

Marie-José BÉGUELIN^a

Gilles CORMINBOEUF^b

Laure Anne JOHNSEN^a

^aUniversité de Neuchâtel

^bFonds national suisse de la recherche scientifique

RÉSUMÉ

Dans cet article à caractère introductif, nous esquissons l'histoire du concept de réanalyse, qui puise sa source dans les réflexions que les linguistes danois – et Saussure avant eux – ont développées à propos du changement morphosyntaxique. Nous montrons le caractère contradictoire des prises de position auxquelles donne lieu le statut de la réanalyse dans les travaux actuels sur le changement linguistique, notamment dans ceux qui se réclament du paradigme de la grammaticalisation. En vue de réduire le désordre notionnel et d'éviter de coûteuses régressions théoriques, nous plaçons pour une prise en compte attentive, en linguistique diachronique, des acquis méthodologiques du premier structuralisme.

ABSTRACT

In this introductory paper, we outline the history of the concept of reanalysis, which stems from the reflexions that the Danish linguists – and before them Saussure – developed about morphosyntactic change. We show that the status of reanalysis in today's works on linguistic change, in particular those that align themselves in the paradigm of grammaticalization, gives rise to contradictory stances. In order to reduce the notional confusion and to avoid theoretical misunderstandings, we appeal for a thoughtful account, in diachronic linguistics, of the methodological knowledge dating back to the first structuralism era.

Ce volume est consacré aux réanalyses, c'est-à-dire aux phénomènes de réinterprétation du matériau langagier qui interviennent dans le traitement et la transmission des langues naturelles, entraînant de possibles effets sur

¹ La présente étude a été réalisée dans le cadre des projets FNS 100012-122251 et 100012-146773.

l'évolution diachronique. Une caractérisation du phénomène qui nous intéresse a été donnée il y a plus de 90 ans par Jespersen, sous le nom de *métanalyse* :

Venons-en maintenant à un phénomène pour lequel je me suis hasardé à créer le terme de « métanalyse », qui pour moi correspond au fait que des mots et des groupes de mots sont analysés de façon différente par des générations successives. Chaque enfant doit reconnaître par lui-même, en entendant les autres parler, où finit un mot et où commence le suivant, également ce qui dans un mot appartient au radical et ce qui relève de la désinence, etc. (VII, § 6). Dans la plupart des cas, il aboutira à la même analyse que la génération précédente, mais il se pourra aussi que de temps en temps il situe différemment les limites d'un mot et cette nouvelle analyse pourra se généraliser. (Jespersen, 1976 = 1922 : 168)

Jespersen a en tête, on le voit, la transmission du langage et la question des limites de mots ; il donne ainsi pour exemple, dans l'histoire de l'anglais, le cas de certains *s* radicaux réinterprétés comme des marques de pluriel, ce qui a conduit au remplacement de *cherris* = « cerise » par le moderne *cherry*². Il insiste ailleurs (p. 173) sur le rôle des sujets, enfants ou adultes, qui entendent une forme pour la première fois et l'analysent de manière novatrice (*cherris*, dont le *s* est en principe radical, est de la sorte compris comme une forme construite, contenant un morphème de pluriel).

Une trentaine d'années plus tard, un autre linguiste danois, Blinkenberg, reprend à son compte le concept de *métanalyse* auquel il confère une portée théorique majeure. La métanalyse lui permet non seulement d'expliquer avec élégance la genèse, en français, de la locution verbale copulative *avoir l'air*, mais aussi de poser un principe méthodologique de base qui devrait, selon lui, servir de guide à la syntaxe historique :

[Discussion de la séquence *Il a l'air méchant*, au féminin *Elle a l'air méchant* ou *Elle a l'air méchante*] L'adjectif, d'abord épithète, est devenu attribut du sujet de la phrase ; le groupe *air méchant* s'est dissous, et il s'est formé un nouveau groupe central *a l'air* avec fonction copulative. Notons ceci qui est important pour bien comprendre la naissance du regroupement : **les deux analyses coexistent au masc. sg. : *Il a l'air méchant*. La métanalyse suppose en effet une même forme analysable de deux façons.** C'est la phrase à double sens qui est le point de départ et le pivot du mouvement qui amène le regroupement, comme c'est la phrase à double forme qui en est le point d'arrivée. **On n'explique aucune métanalyse sans s'appuyer sur des exemples équivoques, on ne prouve la métanalyse que par des exemples univoques.** Beaucoup de discussions sur la valeur de documentation dans le

² En français, on cite souvent l'exemple historique de l'a.fr. *l'ierre* réinterprété en *lierre* (d'où *le lierre*). Les séquences *une vion*, *une vabo*, produites par des enfants de 2 et 3 ans, prouvent également, de manière indirecte, l'existence de métanalyses (au moins provisoires) *l'avion* – *la vion*, *lavabo* – *la vabo*.

domaine de la syntaxe historique gagneraient à ne pas oublier ce principe méthodique si simple. (Blinkenberg 1950 : 43, nos caractères gras)³

Dans la perspective de Blinkenberg, la métanalyse recouvre une situation où deux analyses morphosyntaxiques concurrentes sont simultanément possibles pour rendre compte d'une structure formelle donnée (dans ses termes, « phrase à double sens »), sans que le choix de l'une ou de l'autre de ces analyses n'entraîne d'incidences notables sur le sens et/ou sur le déroulement de la communication. L'existence d'un tel conflit de grammaires (dans *il a l'air méchant*, *méchant* = épithète de *air* ou attribut du sujet ?) peut fort bien demeurer inaperçue, jusqu'au jour où elle s'exprime par des faits latéraux. Cela peut être l'apparition d'une forme fléchie comme [ilalɛkɛʒwajø] « il a l'air-ait joyeux », que nous avons observée dans le langage enfantin, ou encore l'existence, mise en avant par Blinkenberg, d'une variation sur l'accord de l'adjectif quand le sujet est au féminin ou au pluriel. Dans ce dernier cas, chacune des variantes est univoque, au sens où elle reflète une analyse syntaxique et une seule. En effet, dans *elle a l'air méchant*, le masculin *méchant* ne saurait être que l'épithète de *air*, reflet de l'analyse héritée ((avoir) (*l'air méchant*)) ; symétriquement, dans *elle a l'air méchante*, l'adjectif au féminin ne saurait être que l'attribut du sujet *elle*, en vertu de l'analyse nouvelle ((avoir *l'air*) (*méchant-e*)). L'apparition de cette analyse nouvelle, toutefois, ne peut s'expliquer, aux yeux de Blinkenberg, que par la métanalyse à laquelle se prête la forme équivoque au masculin, ce qui montre bien la nécessité, en linguistique diachronique, d'envisager les faits autant que possible dans leur environnement paradigmatique et syntagmatique immédiat.

Un quart de siècle plus tard – et sans référence aux travaux des linguistes danois – Langacker (1977) a, sinon découvert, du moins remis au goût du jour le phénomène qui nous occupe, sous le nom de *réanalyse*⁴. Voici la définition qu'il en propose :

-
- ³ Dans l'esprit de cette tradition « européenne » de la linguistique française, nous avons entrepris, dans plusieurs études sur la syntaxe du français, d'illustrer l'efficacité théorique du concept de métanalyse (p. ex. Berrendonner 2002 ; Béguelin 2009, 2010 ; Béguelin et Conti 2010 ; Conti et Béguelin 2010 ; Béguelin et Corminboeuf 2005 ; Corminboeuf 2008, 2009a, 2009b ; Groupe de Fribourg 2012).
- ⁴ Oublieux de l'héritage européen, beaucoup d'auteurs présentent aujourd'hui Langacker comme l'inventeur de la réanalyse, alors qu'on lui doit le terme et des illustrations, mais non la notion. Saussure n'enseignait-il pas, dans son 2^e Cours de linguistique générale, que l'on pouvait avoir « création d'une espèce de mot nouvelle et cela par un simple déplacement des unités conçues » (Saussure, 1916, éd. Engler 2724, IIR 58-59) ? L'exemple que le linguiste genevois commente à cette occasion est une réanalyse caractérisée : la séquence du grec *óreos bainô katá* « je marche de la montagne en descendant » (où le génitif *óreos* est régi par le verbe *bainô* et où le *katá* est une particule indiquant le mouvement vers le bas) a été réinterprétée de façon à donner le classique *bainô katá óreos* où c'est *katá*, préposition, qui régit le génitif *óreos* (cf. Béguelin 2014). Pour un historique de la notion de réanalyse, voir aussi Combettes 2014.

I will define *reanalysis* as change in the structure of an expression or class of expressions that does not involve any immediate or intrinsic modification of its surface manifestation. Reanalysis may lead to changes at the surface level, as we will see, but these surface changes can be viewed as the natural and expected result of functionally prior modifications in rules and underlying representations. (*Ibid.* 58)

Il précisait au préalable la portée considérable du phénomène :

Not all diachronic developments in the domain of syntax involve reanalysis as I will define the term, but this is clearly a major mechanism of syntactic evolution which we must understand in depth if we wish to understand how and why syntactic change occurs. (*Ibid.* 57)

Les concepts de *métanalyse* et de *réanalyse* ont, semble-t-il, la même extension. Le premier terme focalise la double analyse sous-jacente, le second vise à la fois l'ambivalence structurelle et le produit, c'est-à-dire la nouvelle analyse qui en résulte, tout en ayant l'avantage de former un verbe, *réanalyser*.

Quels liens faut-il voir entre les concepts de *métanalyse / réanalyse*, entendus de la sorte, et celui de *grammaticalisation* qui, depuis une trentaine d'années, est communément utilisé pour aborder le changement linguistique, sous forme d'échelles ou de parcours évolutifs prétendument « graduels », « (uni)directionnels » et candidats à l'universalité typologique⁵ ? La question des relations, à établir ou non, entre *grammaticalisation* et *réanalyse* est loin d'être claire. Sans prétendre avoir fait le tour d'une littérature pléthorique, nous distinguerons *grosso modo* les points de vue suivants :

(i) *La grammaticalisation suppose la réanalyse, mais non l'inverse.* Pionniers de la théorie de la *grammaticalisation*, Hopper et Traugott (²2003 : 50 sqq.) ont vu dans la *réanalyse* un facteur central de la *grammaticalisation*. Pourtant, cela n'implique pas à leurs yeux qu'il faille identifier les deux phénomènes : « Whereas grammaticalization always involves reanalysis, many clear cases of reanalysis do not result in grammaticalization » (*ibid.* 59). Une variante de cette position est illustrée chez Peyraube, qui appréhende la *grammaticalisation* dans le cadre de la *réanalyse* – mais sans fermer pour autant la porte à des *grammaticalisations* qui ne résulteraient pas de *réanalyses* :

Si la quasi-totalité des cas de *grammaticalisation* sont aussi des cas de *réanalyse*, l'inverse est loin d'être vrai. [...]

On peut [...] considérer la *grammaticalisation* comme un sous-ensemble de la *réanalyse*, au lieu d'identifier les deux processus l'un à l'autre (Hopper et

⁵ *Inter alia* Hopper et Traugott (2003), Lehmann (1995), Haspelmath (1998), Heine et Kuteva (2002), Prévost (2003, 2006), Marchello-Nizia (2006), Givón (2009), Bybee (2010). L'assertion de ces propriétés, en principe définitoires de la *grammaticalisation*, est très souvent pourtant assortie de restrictions, diverses selon les auteurs.

Traugott 1993, p. 50). Le principe d'unidirectionnalité que Meillet (1912) avait déjà suggéré peut alors être gardé pour la seule grammaticalisation. (Peyraube 2002 : 51)

Si l'on suit Peyraube, seuls mériteraient donc le nom de grammaticalisations un sous-ensemble de réanalyses vérifiant le principe d'unidirectionnalité, auxquelles s'ajouteraient, quoique marginalement, des grammaticalisations qui ne seraient pas dues à des réanalyses.

(ii) *La réanalyse est un sous-type (ou une conséquence) de la grammaticalisation.* Telle est la position de Bybee (2010), qui réfute les critiques adressées au concept de grammaticalisation⁶ en réaffirmant la centralité de la notion, le caractère unidirectionnel et surtout graduel des phénomènes qu'elle recouvre, ainsi que la légitimité de la perspective évolutive. Les remises en question dont fait l'objet la grammaticalisation émanent à ses yeux d'une conception figée et abstraite de la grammaire – notamment de la part des courants générativistes et structuralistes –, conception incompatible à ses yeux avec la variabilité et le dynamisme des phénomènes de grammaticalisation, à replacer au centre des comportements des usagers de la langue⁷ (p. 112). Aussi Bybee ramène-t-elle, si l'on peut dire, la réanalyse dans le giron de la grammaticalisation, en définissant la première comme un genre de recatégorisation graduelle, consécutif à la seconde⁸.

(iii) *Grammaticalisation et réanalyse sont des phénomènes distincts et irréductibles l'un à l'autre.* On reconnaît ici la position d'Haspelmath (1998), qui oppose strictement la grammaticalisation – dans la mesure où elle opère « graduellement » – à la réanalyse, qui intervient au contraire de manière brutale et ne peut être décrite en termes graduels. Pour Haspelmath – en opposition directe sur ce point avec Langacker (1977), ou Harris et Campbell (1995 : 20) – c'est dans la grammaticalisation et non dans la réanalyse qu'il faut voir le facteur fondamental de changement dans les langues. D'autres auteurs ont à leur tour articulé contrastivement les deux notions, en décrivant la réanalyse comme un processus cyclique (plutôt que linéaire),

⁶ Par exemple par Newmeyer (2001) et Campbell (2001) ; cf. aussi note 7.

⁷ Les tenants de la grammaticalisation encourent cependant des réserves de même nature : il leur a par exemple été reproché d'envisager les évolutions linguistiques sur des empires temporels si larges qu'ils sont cognitivement inaccessibles aux locuteurs ; or ceux-ci, par leur comportement linguistique, sont censés être les acteurs du changement (cf. Newmeyer 2001 : 222).

⁸ Selon Bybee (2010), la grammaticalisation conduit forcément à une perte d'« analysabilité » de la structure, à une perte de complexité (*complexity reduction process*, p. 146) liée à la création d'une nouvelle structure grammaticale, phénomène que certains auteurs appellent « réanalyse » (*so-called reanalysis*, p. 134 ; Bybee semble avoir plus particulièrement en vue ici le sous-type de réanalyses que représentent les coalescences). En tant que mécanisme de changement par lequel les locuteurs interprètent différemment une structure, la réanalyse est à voir, de son point de vue qui à cet égard est atypique, comme un phénomène graduel (*gradual reanalysis*, p. 146-147).

catastrophique (plutôt que graduel), et déclenché par l’allocutaire (« essentially a hearer-based procedure », Detges et Waltereit 2002 : 151), alors que la grammaticalisation serait le fait du locuteur (*speaker-based*). Detges et Waltereit attribuent toutefois, contrairement à Haspelmath, le premier rôle à la réanalyse.

(iv) *La réanalyse est nécessaire et la grammaticalisation inutile*. Telle est la position de l’école générativiste, qui met au premier plan le concept de réanalyse au détriment de celui de grammaticalisation (cf. Lightfoot 1979, 1999 ; Newmeyer 2001 et 2014). Harris et Campbell (1995 : 50) ne reconnaissent ainsi, dans une perspective typologique, que trois mécanismes fondamentaux dans le changement syntaxique : la réanalyse, l’analogie (*extension*) et l’emprunt (*borrowing*)⁹. Nulle trace ici de la grammaticalisation, pourtant toute-puissante dans les autres perspectives.

C’est sous cette rubrique (iv) qu’il faut à nos yeux situer, une centaine d’années plus tôt, la position pionnière de Ferdinand de Saussure. Bien que le linguiste genevois ait disparu trois quarts de siècle avant l’essor du courant « grammaticalisation », ses réflexions sur le statut des identités diachroniques anticipent à l’évidence sur le débat qui nous occupe. Pour dire les choses en bref, Saussure récuse inlassablement, dans son enseignement comme dans ses notes datant des années 1890 et intitulées *De l’essence double du langage* (2002, 2011), les conceptions atomistes et déterministes du changement linguistique en vogue à son époque (et dont le paradigme de la grammaticalisation est l’actuel héritier). S’appuyant sur une connaissance étendue des langues indo-européennes anciennes, il multiplie les exemples démontrant qu’il faut appréhender l’altération des signes dans le temps comme un pur « déplacement du rapport global des termes et des valeurs »¹⁰ : en d’autres termes, comme une succession – aléatoire – de réanalyses survenues dans le sentiment linguistique des sujets, sous la seule pression des faits linguistiques ambiants et indépendamment de ce qui a pu se passer dans les états de langue révolus.

Antoine Meillet – qui fut l’auditeur de Saussure pendant les années où celui-ci enseigna à Paris – aborde quant à lui, dans un article intitulé « Comment les mots changent de sens », la question de l’évolution du vocabulaire et des conditions du changement sémantique (Meillet 1975 = 1905-1906)¹¹. Ces conditions sont si variées, écrit Meillet, qu’« il convient de ne pas

⁹ Pour Marchello-Nizia (2006 : 46), les « trois changements grammaticaux importants [...] sont la grammaticalisation, l’analogie et la réanalyse » (noter l’ordre des termes). L’auteur (*ibid.* 77) reconnaît plus loin huit mécanismes distincts, dont la réanalyse et la grammaticalisation.

¹⁰ Notes pour le Cours III (1910-1911) in ELG 330 ; pour plus de détails, voir Béguelin 2010, 2014.

¹¹ Meillet place son étude sous l’égide des travaux de Durkheim et de Wundt ; il mentionne aussi, notamment, un livre de Pavlovitch sur le langage enfantin.

envisager tous les changements de sens d'une manière globale » (*ibid.* : 233-234) : il faut au contraire rechercher les causes de chaque changement pris en lui-même. Pour le comparatiste français, les causes principales du changement se situent dans les phénomènes de discontinuité sociale et/ou générationnelle propres à la transmission du langage¹². De nombreux cas d'évolution sémantique, tirés de l'histoire des langues indo-européennes, sont ainsi expliqués par Meillet non comme les produits de transferts figuratifs indépendants de tout contexte psychique ou social, mais comme des phénomènes d'emprunt à des « argots », professionnels ou assimilés : un terme donné reçoit, au sein d'un cercle plus ou moins fermé, une acception spécialisée, laquelle peut faire l'objet ensuite, sous l'effet du prestige du groupement concerné, d'un emprunt par la langue commune (le terme d'emprunt est pris ici au sens fort : cf. *ibid.* : 252-255). La théorie actuelle de la grammaticalisation, qui appuie volontiers ses analyses sur la notion de « blanchiment » sémantique (*bleaching*), et qui conçoit l'emprunt comme un type de changement *sui generis*, étranger à la grammaticalisation, n'a que peu tiré parti, semble-t-il, de ces propos de Meillet, en qui elle voit pourtant un précurseur (cf. n. 14). À l'instar de Saussure, quoique par des voies autres¹³, Meillet récuse en effet, dans son étude de 1905-1906, l'idée selon laquelle les changements résulteraient d'une tendance ou d'une vocation intrinsèques : alors que Saussure met au premier plan le rôle des changements de conceptualisation du matériau langagier (discontinuités cognitives), Meillet focalise les phénomènes de fragmentation sociale et leurs effets indirects sur la langue commune (discontinuités de la transmission ; cf. Meillet, *ibid.* : 234).

Il est temps de revenir au paysage épistémologique actuel qui est, comme on a pu le voir *supra*, plutôt confus. Il reflète, nous semble-t-il, une absence d'unification des savoirs et des méthodes en linguistique, et notamment en linguistique diachronique. D'où un désordre notionnel déjà sensible à la lecture des synthèses bien informées de Prévost sur la grammaticalisation (Prévost 2003, 2006). Or, persister dans la fuite en avant et dans l'ignorance

¹² « [...] la discontinuité de la transmission est la condition première qui détermine la possibilité et les modalités de tous les changements linguistiques » (Meillet, 1975 = 1905-1906, 236 : voir les propos concordants de Jespersen cités au début de la présente contribution). Merci à Denis Apothéloz d'avoir attiré notre attention sur cette étude de Meillet, dont les implications théoriques mériteraient d'être confrontées à celles de l'article intitulé « L'évolution des formes grammaticales » (Meillet, 1912), au propos moins ambitieux, mais qui a recueilli la faveur des modernes.

¹³ Meillet privilégie une vue lexicaliste de la langue, qu'il aborde dans une perspective d'abord socio-historique ; alors que Saussure appuie sa vision du changement sur une appréhension plénière, cognitive et radicalement différentielle, de la langue (cf. La Fauci 2014).

des réflexions fondatrices de Saussure et des auteurs que ses travaux ont inspirés fait courir le risque, nous semble-t-il, de discréditer la discipline.

C'est ainsi qu'un éminent promoteur de la grammaticalisation a jugé nécessaire, en 2002, de (ré)affirmer le rôle du contexte synchronique dans le changement linguistique, comme si ce n'était pas une évidence acquise :

The main purpose of this paper was to show that a study of the various kinds of contexts figuring in grammatical evolution is a *sine qua non* for understanding why existing meanings give rise to new meanings. (Heine 2002: 97)

Dans son article, Heine s'appuie sur les concepts de « bridging contexts » (qu'il attribue à Evans et Wilkins 1998) ou de « critical contexts » (attribué à son tour à Diewald 1999 = 2002), pour proposer un scénario en quatre phases, destiné à rendre compte de changements sémantiques déclenchés par des phénomènes inférentiels. Aussitôt cependant, l'approche « grammaticalisation » reprend le dessus, et le scénario par étapes se retrouve dilué dans un « continuum leading from stage I to stage IV and beyond » (Heine 2002 : 86).

Ne vaudrait-il pas mieux, s'agissant de la description des changements sémantiques et morphosyntaxiques, en revenir aux propos limpides de Blinkenberg sur la métanalyse, et au point de vue de ceux qui, depuis Saussure, se sont attachés par principe à saisir les entités soumises au changement au sein du système dont elles tirent leur valeur¹⁴ ? N'est-il pas temps, en d'autres termes, d'en revenir aux fondamentaux (oubliés ?) du structuralisme qui, depuis belle lurette, a mis en avant la primauté de la perspective subjective, reflétant le sentiment linguistique des sujets dans un état de langue donné, par rapport à l'analyse savante embrassant la succession des siècles ? Cf. :

[...] il n'y a jamais à se mouvoir, en morphologie, qu'au sein d'une même époque ; même quand il s'agit des changements. (Saussure, Note Morphologie, in 2002 : 190 ; l'observation vaut tout autant pour la syntaxe, que Saussure n'estimait pas distincte de la morphologie)

Rappelons-nous que tout ce qui est dans le sentiment des sujets parlants est phénomène réel. Nous n'avons pas à nous inquiéter de ce qui a pu provoquer ce sentiment. Le morphologiste lui-même *doit* couper *kalb/ir*, car c'est là l'analyse de la langue, et cette analyse est son seul guide. Et elle s'atteste par les formations nouvelles : par exemple *kind-er*. (Saussure, Note Morphologie, in 2002 : 185 ; l'exemple concerne l'histoire des langues germaniques)

¹⁴ On peut penser par exemple au travail de Benveniste (1974 = 1968) sur la genèse des formes verbales périphrastiques, où il s'attache à saisir, dans différents contextes linguistiques et dans plusieurs langues différentes, les conditions sémantiques dans lesquelles émerge « une nouvelle classe de signes, qu'on pourrait appeler les signes d'auxiliation » (p. 127). Benveniste se garde bien de faire référence ici à la notion (cache-misère ?) de grammaticalisation, introduite à ce même propos par son maître Meillet dans son article de vulgarisation de 1912 (cf. n. 12).

Pendant un certain temps, le point de départ et le point d'aboutissement de la mutation se trouvent coexister sous la forme de deux couches stylistiques différentes. [...] Un changement est donc, à ses débuts, un fait synchronique. (Jakobson, 1952-1963 : 37)

Les réflexions contenues dans le présent volume s'inspirent, en conséquence, d'une perspective sur le changement qui a permis, il y a bien longtemps déjà, les découvertes majeures du jeune Saussure sur les structures morphologiques et phonologiques de l'indo-européen (Saussure, 1879). Selon cette perspective, c'est, plutôt que l'observation du devenir à long terme de telle ou telle forme linguistique isolée de son contexte, l'investigation des conditions synchroniques dans lesquelles le changement prend naissance qui est de nature à faire avancer la science. C'est pourquoi les contributeurs au présent numéro ont été invités, à l'exemple du français, à cerner les phénomènes de flou sémantique et d'indétermination catégorielle susceptibles de favoriser une situation de réanalyse ; ils ont été conviés également à expliciter les conditions dans lesquelles surviennent les réanalyses, à mesurer leur impact sur le changement linguistique, enfin à situer la notion de réanalyse par rapport à celle de grammaticalisation. En effet, si fondamental que puisse apparaître le phénomène de réanalyse aux yeux d'auteurs tels que Saussure (sous les termes d'« analyse de la langue » ou de « nouvelle répartition des unités »¹⁵), Blinkenberg (sous le nom de « métanalyse »), Langacker, Lightfoot (1979, 1999), Harris et Campbell (1995), Detges et Waltereit (2002), etc., il est souvent éclipsé, et ses conditions contextuelles escamotées plutôt qu'éclairées, par les approches en termes d'échelles ou de parcours de grammaticalisation.

La contribution de G. Zumwald Küster qui ouvre ce volume s'attaque au problème controversé du statut des « pronoms clitiques », entre approche affixale et approche pronominale. Ce comportement ambivalent des « clitiques » est souvent attribué à un processus de grammaticalisation, hypothèse que l'auteur examine et confronte à d'autres approches possibles comme celle d'une réanalyse syntaxique.

C. Surcouf porte un regard critique sur la formation du futur en français, dont il distingue deux types. En militant pour le placement de la conscience du sujet parlant au centre de la réflexion, il étudie notamment des structures ambiguës, susceptibles d'être réanalysées et de mener par analogie à des formations non normatives comme /εκβίνβα/, /κνεσβα/ ou /βεζολνβα/.

La contribution de P. Cappeau et C. Schnedecker est consacrée aux syntagmes *les gens* et *des gens*. Elle argumente en faveur d'un emploi pronominal de *les gens*, dont la représentativité dans les corpus oraux et écrits est en progression constante depuis le 19^e siècle, au détriment de l'emploi

¹⁵ Saussure, 1916, éd. Engler, n° 2729, IIR 58 et G 1.16a.

nominal. Les auteurs identifient dans les emplois oraux des ambiguïtés sémantiques qui favorisent le phénomène de réanalyse, propice à l'émergence de l'emploi pronominal de *les gens*.

L'étude d'E. Hilgert, proche par certains aspects de celle de P. Cappeau et C. Schnedecker, se penche sur la valeur sémantique de la séquence *quelqu'un de N*. L'auteur montre d'une part que la lexie renvoie à un référent qui, bien qu'extrait d'un ensemble *a priori* défini, endosse une valeur non spécifique ou tout à fait quelconque. D'autre part, elle identifie un contexte favorable à la réanalyse de *quelqu'un de ces N*.

L'étude de C. Masseron a pour objet les locutions construites à partir du verbe *dire* (*à vrai dire, qu'en dira-t-on*). Elle examine notamment les propriétés des lexies dites « coalescentes » (p. ex. *c'est-à-dire*) et celles des clauses de commentaire (*soi-disant*). L'auteur soutient que si les constructions à rection faible (*je veux dire, on va dire*) résultent de la réanalyse de formes interlocutives, toutes les formules en *dire* ne relèvent pas d'un mécanisme de changement linguistique unique.

L'article de M. Avanzi et M.-J. Béguelin porte sur les emplois « greffés » de clauses indiquant un aveu d'ignorance (*je ne sais qui, je sais pas comment*, etc.). Comme P. Cappeau et C. Schnedecker, les auteurs étudient les conditions syntagmatiques et prosodiques dans lesquelles les segments greffés sont soumis à un changement de statut syntaxique, voire catégoriel. Ils montrent que les contextes appositifs-énumératifs d'une part, les contextes de disflue de l'autre, sont propices à une réanalyse.

L'étude de B. Fagard et A. Mardale est consacrée au marquage différentiel de l'objet en français (*tu l'as vu à lui ?*), en comparaison avec les autres langues romanes où le phénomène est beaucoup mieux représenté. Les auteurs montrent que les contextes d'apparition sont similaires à ceux que l'on peut observer dans les autres langues romanes, mais qu'il s'agit surtout en français d'un phénomène conditionné pragmatiquement, à savoir limité aux énoncés emphatiques.

P. Hadermann, L. Meinertzhagen, M. Pierrard, A. Roig et D. Van Raemdonck analysent les corrélations en *de même que* dans divers corpus écrits. En tenant compte de l'instabilité du micro-système dans lequel la séquence s'insère, ils observent que les différentes configurations qu'elle manifeste coïncident avec chacun des changements sous-jacents décrits par Harris et Campbell (1995) : (i) *constituency*, (ii) *hierarchical structure*, (iii) *category labels*, (iv) *grammatical relations* et (v) *cohesion*. Les auteurs décrivent la réanalyse comme un point de vue synchronique posé sur un micro-système localement instable, sans qu'aucun réaménagement formel ne soit exprimé en surface.

F. Gachet se penche sur l'anomalie que présente la construction *paraît-il que P* qui comprend un sujet clitique inversé hors contexte d'incise (ce qui contrevient à une norme grammaticale). L'auteur fait l'hypothèse que la construction *paraît-il que P* résulte d'un phénomène de régularisation

analogique : la forme verbale *paraît-il* est réanalysée comme une sorte d'adverbe et peut ainsi se placer devant une *que-P* sans perdre l'inversion.

L'étude de F. Saez qui clôt ce volume porte sur trois constructions de type *quand p* qui ne comprennent pas de membre *q* (ex. : *Quand je te le disais !*). L'auteur examine les contraintes de toute nature qui sont les conditions préalables au découplage de la construction, dans la mesure où elles permettent la prédictibilité (et donc l'ellipse) de *q*. Ces facteurs jouent un rôle prépondérant dans le phénomène de réanalyse qui est en jeu. La comparaison avec d'autres structures « tronquées » (*si seulement p ! Pourvu que p !*) confirme la pertinence du recours au concept de réanalyse.

Les contributeurs de ce numéro ont été conduits à prendre des distances par rapport au paradigme théorique de la grammaticalisation, parce que les changements qu'ils décrivent ne se laissent pas saisir aisément avec les notions de gradualité ou d'unidirectionalité. Ils ont fait l'hypothèse que la réanalyse joue un rôle primordial dans le changement linguistique et que la modélisation du phénomène permet de renouveler l'approche du changement linguistique en le délestant de certains de ses *a priori*. Ce qui est appelé *grammaticalisation* n'est-il pas en effet à considérer comme le « produit de sortie » des métanalyses auxquelles est soumis, en synchronie, le donné segmental, plutôt que comme un moteur de changement en lui-même ?

Nota. Les études réunies dans ce volume ont été rédigées dans la foulée du Colloque *Réanalyses* qui s'est tenu en septembre 2012 à l'Université de Neuchâtel. Un second volume, regroupant une autre sélection d'articles, est paru dans le numéro 196 de la revue *Langages*, sous le titre *Réanalyses et changement linguistique* (décembre 2014). Nous remercions le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS, Projets n° 100012-113726, 126745, 122251 et 146773), la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Neuchâtel ainsi que le projet *Encyclopédie grammaticale du français* (EGF) pour le soutien qu'ils ont généreusement apporté à nos recherches, permettant la tenue du colloque ainsi que la mise au point de ces deux publications.

BIBLIOGRAPHIE

- BÉGUELIN M.-J. (2009). From the Confession of Ignorance to the Indefinite : what Impact for a Theory of Grammaticalization ? In : C. Rossari, C. Ricci et A. Spiridon (eds), *Grammaticalization and Pragmatics : Facts, Approaches, Theoretical Issues*, Bingley : Emerald Group Publishing Limited, 35-64.

- BÉGUELIN M.-J. (2010). Le statut des ‘identités diachroniques’ dans la théorie saussurienne. Une critique anticipée du concept de ‘grammaticalisation’. In : J.-P. Bronckart, C. Bota et E. Bulea (éds), *Le projet de Ferdinand de Saussure*, Genève : Droz, 237-267.
- BÉGUELIN M.-J. (2014). Deux points de vue sur le changement linguistique. *Langages* 196.
- BÉGUELIN M.-J., CORMINBOEUF G. (2005). De la question à l’hypothèse : modalités d’un phénomène de coalescence. In : C. Rossari, A. Beaulieu-Masson, C. Cojocariu et A. Razgouliaeva (éds), *Les États de la question*. Québec : Nota bene, 67-89.
- BÉGUELIN M.-J., AVANZI M., CORMINBOEUF G. (2010). *La Parataxe. Entre dépendance et intégration*, vol. 1 ; *La Parataxe. Structures, marquages et exploitation discursive*, vol. 2. Berne : Peter Lang.
- BÉGUELIN M.-J., CONTI V. (2010). Syntaxe des structures avec *avoir beau* en français préclassique et classique. In : B. Combettes *et al.* (éds), *Le changement en français. Études de linguistique diachronique*, Frankfurt a. M. : Peter Lang, 43-72.
- BENVENISTE E. (1974 = 1968). La transformation des catégories linguistiques. In *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard, 126-136.
- BERRENDONNER A. (2002). Les deux syntaxes. *Verbum* 24, 23-35.
- BLINKENBERG A. (1950). *Le problème de l’accord en français moderne. Essai d’une typologie*. Copenhague : E. Munksgaard.
- BYBEE J. (2010). *Language, usage and cognition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CAMPBELL L. (2001). *Grammaticalization : a critical assessment*. Oxford : Pergamon Press.
- COMBETTES B. (2014). Réanalyse et changement linguistique. *Langages* 196.
- CONTI V., BÉGUELIN M.-J. (2010). Le statut des concessives en ‘avoir beau’ du français : considérations synchroniques et diachroniques. *Journal of French Language Studies* 20-3, 271-288.
- CORMINBOEUF G. (2008). Entre détachement et intégration : la topographie des constructions en *si* et le marquage de la structure informationnelle. *Congrès Mondial de linguistique française (CMLF-08)*, 2427-2439.
- CORMINBOEUF G. (2009a). *L’expression de l’hypothèse en français. Entre hypotaxe et parataxe*. Bruxelles : De Boeck-Duculot (coll. « Champs linguistiques »).
- CORMINBOEUF G. (2009b). L’antéposition des interrogatives indirectes totales en français contemporain. In : D. Apothéloz, B. Combettes et F. Neveu (éds), *Les linguistiques du détachement*. Berne : Peter Lang, 203-216.
- DETGES U., WALTEREIT R. (2002). Grammaticalization vs. Reanalysis : a Semantic-Pragmatic Account of Functional Change in Grammar. *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 21-2, 151-195.

- DIEWALD G. (2002). A model for relevant types of contexts in grammaticalization. In : I. Wischer et G. Diewald (eds), *New Reflections on Grammaticalization*. 103-120.
- EVANS N., WILKINS D. (1998). The knowing ear : an Australian test of universal claims about the semantic structure of sensory verbs and their extension into the domain of cognition. *Arbeitspapiere von Institut für Sprachwissenschaft Universität zu Köln* 32, 1-63.
- GIVÓN T. (2009). *The Genesis of Syntactic Complexity*. Amsterdam, Philadelphie : Benjamins.
- GROUPE DE FRIBOURG (2012). *Grammaire de la période*. Berne : Peter Lang.
- HARRIS A. C., CAMPBELL L. (1995). *Historical syntax in cross-linguistic perspective*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HASPELMATH M. (1998). Does Grammaticalization need Reanalysis ? *Studies in Language* 22, 315-351.
- HEINE B. (2002). On the role of context in grammaticalization. In : I. Wischer et G. Diewald (eds), *New Reflections on Grammaticalization*. Amsterdam : John Benjamins, 83-101.
- HEINE B., KUTEVA T. (2002). *World Lexicon of Grammaticalisation*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HOPPER P., TRAUGOTT E.C. (2003). *Grammaticalization*, 2nd ed. Cambridge : Cambridge University Press.
- JAKOBSON R. (1952-1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit.
- JESPERSEN O. (1976 = 1922). *Nature, évolution et origines du langage*. Paris : Payot.
- LA FAUCI N. (2014). Linguist(ic)a in cerca d'identità, [En ligne]. *Texto ! XIX-2*, C. Poudat (éd.). URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=3485>.
- LANGACKER R. (1977). Syntactic reanalysis. In : C. Li (ed.), *Mechanisms of Syntactic Change*. Austin : University of Texas Press, 57-139.
- LEHMANN C. (1995). *Thoughts on Grammaticalisation*. München : Lincom.
- LIGHTFOOT D. (1979). *Principles of diachronic Syntax*. Cambridge : Cambridge University Press.
- LIGHTFOOT D. (1999). *The Development of Language : Acquisition, Change, and Evolution*. Oxford : Blackwell.
- MARCHELLO-NIZIA C. (2006). *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.
- MEILLET A. (1905). Comment les mots changent de sens. *L'année sociologique 1905-1906*, repris dans *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris, 1975, 230-271.
- MEILLET A. (1912). L'évolution des formes grammaticales. *Scientia (Rivista di scienza)* vol. XII, n° XXVI, 6, repris dans *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris, 1975, 130-148.
- NEWMAYER F.J. (2001). Deconstructing grammaticalization. *Language Sciences* 23, 187-230.

- NEWMAYER F.J. (2014). La réanalyse syntaxique et le conflit formaliste-fonctionnaliste en linguistique. *Langages* 196.
- PEYRAUBE A. (2002). L'évolution des structures grammaticales. *Langages* 146, 46-58.
- PRÉVOST S. (2003). La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut. *Le Français moderne* 71-2, 144-166.
- PRÉVOST S. (2006). Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : des relations complexes. *Cahiers de Praxématique* 46, 121-139.
- SAUSSURE F. de (1879 = 1878). *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. In : C. Bally et L. Gauthier (éds) (1922), *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*. Genève : Sonor [réimpression Slatkine, 1984], 1-268.
- SAUSSURE F. de (1916). *Cours de linguistique générale*, édition critique et synoptique par R. Engler, Tome I (1968) ; tome II (1974). Wiesbaden : Harrassowitz.
- SAUSSURE F. de (2002). *Écrits de linguistique générale*, édités par S. Bouquet et R. Engler. Paris : Gallimard.
- SAUSSURE F. de (2011). *Science du langage. De la double essence du langage et autres documents du ms BGE Arch. de Saussure 372. Édition partielle mais raisonnée et augmentée des Écrits de linguistique générale*, par R. Amacker. Genève : Droz, Publications du Cercle Ferdinand de Saussure VII.